

MONSIEUR REM
INOXYDABLE

2006 - 2016 : 10 ANS DE CHRONIQUES ET DE BLA BLA



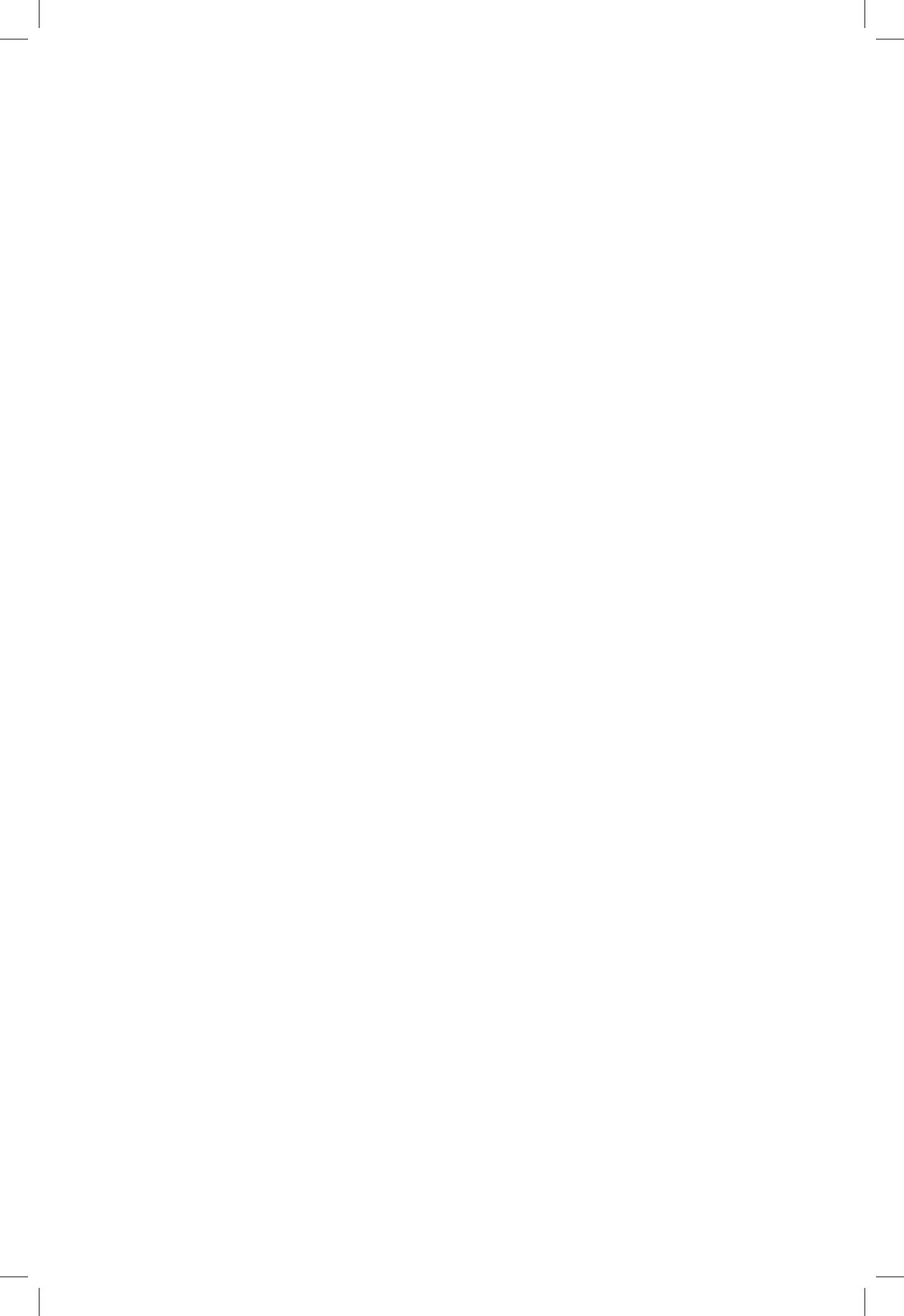
*À ma sainte mère
et mon vénérable paternel
(je parle de vous page 70).*

*La première a appris
à reconnaître Sortilège
ou les Ramones
au bout de quelques notes.*

*Le second m'a appris l'essentiel
en matière de COD placé
avant l'auxiliaire avoir.
J'espère n'avoir commis
aucun impair à ce sujet
dans les pages qui suivent.*

*Les deux ont stoïquement supporté
ma bruyante
et rigolarde adolescence.*

*Qu'ils soient remerciés
pour tout cela.*



*Et vous me dites, amis, que « des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter ».
Mais toute vie est lutte pour les goûts et les couleurs! Le goût, c'est à la fois le poids,
la balance et le peseur; et malheur à toute chose vivante qui voudrait vivre sans la lutte
à cause des poids, des balances et des peseurs. — Frédo¹*

PRÉAMBULE

Vous trouverez dans ce bouquin la quasi intégralité des articles parus sur le site internet *Inoxydable*.² Pourquoi quasi? Parce que j'ai éliminé quelques papiers insignifiants à mes yeux. Insignifiants dans le sens où ils ne participaient en rien à l'édifice général. La compilation de chroniques n'a d'intérêt que si le résultat offre une vision d'ensemble, plus large que celle proposée dans chaque article. C'était en tout cas l'objectif que je souhaitais atteindre. À vous de décider si j'y suis parvenu.

La plupart des critiques étant positives, j'ai inclus quelques « 5 lignes », des chroniques très courtes (d'où leur nom) qui me permettaient d'émettre des avis sur des disques quelconques ou mauvais. Le Bon et le Mauvais ne se différencient que dans la comparaison, le passage sous la toise de ses propres valeurs et, finalement, une hiérarchisation. Ces petits textes donnaient donc un repère supplémentaire au lecteur.

Les chroniques sont présentées dans l'ordre alphabétique. J'aurais préféré suivre l'ordre chronologique de publication mais je n'ai gardé aucune trace de ce calendrier. Je sais seulement que la toute première publiée sur le web était celle du *Live after death* d'Iron Maiden. Pas la première chronique que j'ai écrite dans ma vie — j'avais déjà participé à des fanzines, travaillé dans la presse locale et créé la version papier d'*Inoxydable* — mais la première dans laquelle j'ai inclus des souvenirs personnels. Les réactions des quelques lecteurs de l'époque m'avaient signalé que j'avais touché

1. Friedrich Nietzsche pour ceux qui, comme moi, n'ont pas lu tous les livres.

2. Et deux chroniques publiées sur Metal Blabla et qui se sentaient un peu seules dans le tiroir.



quelque chose, même si cela revenait surtout à réinventer l'eau chaude ou, plus exactement, à réinventer Lester Bangs. Toute proportion gardée bien entendu¹.

Si j'ai corrigé quelques petites choses ici et là, redressé quelques phrases, tenté d'éradiquer fautes et coquilles, complété quelques discographies, aucun article n'a été véritablement réécrit et ces textes sont restés « dans leur jus ». Mais j'ai finalement assez peu changé d'avis entre l'époque de leur publication et aujourd'hui.

Assez logiquement, ce bouquin est dédié à tous ceux qui, au fil des années, ont témoigné leur intérêt pour *Inoxydable* et suite à mes conseils, ont écouté, voire acheté (!) un des disques présentés dans ces pages. You know who you are.

Bonne (re)lecture. On se retrouve en ligne sur www.inoxydable.eu.
Stay clean!

Monsieur REM, décembre 2018

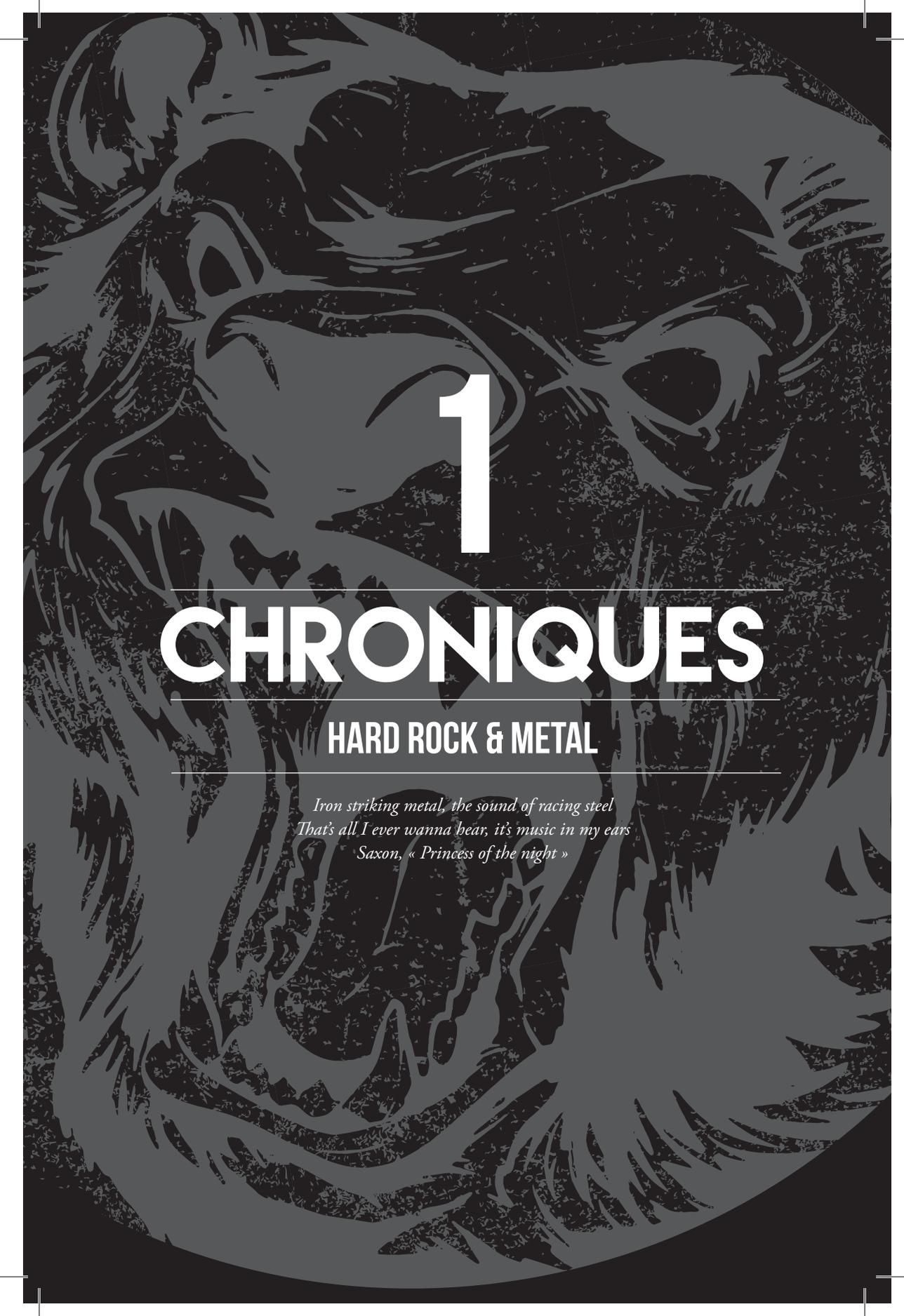
Nomenclature des articles

En italique le titre des albums, entre guillemets le titre des chansons.

La mention s/t signifie « sans titre ».

1. Un peu plus de détails sur ce sujet dans l'interview qui conclut le livre, p. 482.





1

CHRONIQUES

HARD ROCK & METAL

*Iron striking metal, the sound of racing steel
That's all I ever wanna hear, it's music in my ears
Saxon, « Princess of the night »*

ACCEPT

METAL HEART /1985

«Tu connais pas Accept? P'tain c'est eux qui ont repris La Lettre à Élise à la gratte, ça tue.» C'est comme cela qu'on présentait le groupe en 1985. Dubitatif je glisse la cassette dans le magnéto. «Le chanteur est un peu «spécial» tu vas voir...» Je crains le pire. Play. Chœurs immenses et mélodie métallique noyée de réverb.

— C'est pas la «Lettre à Élise».

— Nan, c'est dans le solo.

Le type hurle sur un riff mammoth. C'est étrange. Je n'accroche pas à cette chanson. C'est quoi ces chœurs? L'armée rouge au grand complet? Le solo arrive enfin. Marrant... J'imagine la tête de mon paternel, mélomane averti qui distingue Karajan et Barenboim même avec trois grammes dans le sang, entendant cette «Lettre à Élise» éjaculée par une Flying V dans un mur de Marshall: syncope assurée.

— À part le solo c'est un peu chiant ton Accept.

Et je suis retourné à la table d'Advanced Dungeons & Dragons (adédé) qui nous occupait cet après-midi là, laissant *Metal Heart* s'enregistrer sur une Sony (90 mn, pos. Normal, Dolby NR).

En ce temps là, et pendant que notre petite bande de hard rockers désœuvrés égrenait les heures en combattant une foulitude de gobelins et de magiciens, j'avais une marotte, une manie, un rituel... Avec un feutre noir fin, dédié à cette seule opération, je reproduisais minutieusement le logo du groupe enregistré sur la tranche de chaque cassette. Je pourrais encore, en ce début de XXI^e siècle, dessiner assez fidèlement les typographies de Dio, Accept, Maiden, Saxon, Manowar... La plus difficile? Metallica période *Kill'em all*: équilibrer le M et le A tout en gardant leur piquant n'est pas une mince affaire. Et je sais de quoi je parle: au lycée, les tables auxquelles je me suis assis se sont vues systématiquement décorées.



Voilà un truc que le death et les mp3 ont tué. Je veux bien être un peu tracassé, mais je n'étais pas le seul à jouer du feutre ou du marqueur. Pas mal de hard rockers dessinaient eux aussi (fallait bien orner son sac US). Avec l'arrivée des groupes extrêmes, finis les logos que l'on pouvait reproduire! Et le mp3 n'en parlons pas. Les mecs téléchargeaient les pochettes et les impriment. J'ai passé des heures à recopier des titres sur les jaquettes de mes cassettes. Tout en me familiarisant avec eux j'améliorais mon anglais, dico à portée de la main : je découvrais l'émeute, les jolies filles, la lame de Tokyo, guêpe... Et par voie de conséquence, la meilleure chanson de *Metal Heart* n'est pas la cinquième mais « Screaming for a love bite ». C'est aussi ça, être fan, non?

Ce n'est que le lendemain que j'ai remis la cassette d'Accept dans mon poste radio. Passée la première chanson, *Metal Heart* se révèle : une tuerie. Udo, le chanteur, hurle comme un porc qu'on égorge (côté cochonnaille maltraitée, Dani Filth l'a supplanté depuis, sauf que cette tafiole black ne chante pas ahah!). Dirkschneider vitupère, s'arrache la trachée, crache tripes et boyaux, toute haine dehors. On compare parfois Udo et Bon Scott. Pourquoi pas? Mais l'Australien gouailleur garde un voile blues et canaille quand le nain n'est que colère.

Une remarque sur les voix. À chaque nouveau groupe découvert, toujours la même question : à quoi ressemblera le chanteur? Autant de groupes, autant d'identités vocales, uniques, typées. Quel rapport entre Udo, Klaus Meine, Geoff Tate, Dio, Lemmy, Guy Speranza? De nos jours je ne me pose plus la question. Un seul choix : la version lubrifiée de Kiske ou le gueulard qui ne produira pas une note.

Derrière Udo ça riffe dur, sec, millimétré, allemand : accords énormes plaqués sur des contretemps abyssaux (« Up to the limit », « Screaming for a love bite »), citadelles inexpugnables de guitares rasoirs. Chaque chanson est un hymne métallique, accrocheur, immédiat (à part « Metal heart »). Udo est soutenu par les chœurs martiaux, marque de fabrique du groupe, récemment ressuscitée par Hammerfall. Mais les suédois n'atteindront jamais le niveau de *Russian roulette*, le top en la matière de « chœurs rouges ». Et de solos. Et de classe. Et de compos. Et de...

À la gauche du gnome hurlant, le carnassier Wolf Hoffman, riffeur en chef et maître soliste. Le Loup a des choses à raconter dans chacune de ses interventions : construction impeccable, variation dans les attaques et le jeu (harmoniques artificielles, coups de vibrato atomiques, etc.) Hoffman fait vivre ses notes grâce à un phrasé fluide, un grand sens de la mélodie et du rythme. Côté riff, il mélange à loisir les plans speedés (« Wrong is right »), heavy (« Metal heart ») ou US (« Screaming for a love bite »). Ce dernier ingrédient colore fortement l'album, le plus américain de leur discographie avec *Eat the heat*. Comme beaucoup d'autres formations européennes — Scorpions ou Iron Maiden en tête — Accept lorgne vers les States, espérant décrocher un hit single, enchaîner les tournées et marcher dans les traces de leurs aînés. Mais si Accept



cherche le refrain fédérateur, il pratique également la politique de la terre brûlée et de la guerre éclair. Son blitzkrieg metal est chromé, poli, fourbi par Dieter Dierks (le producteur attitré de Scorpions), maniaque de précision.

Après 30 ans de bons et loyaux services, lame germanique jamais émoussée, le disque conserve le même tranchant. Au bout des 40 minutes de boucherie réglementaire, *Metal heart* achève l'auditeur avec un grande finale, emphatique et un ad-lib illuminé par Wolf et ses habiles variations.

Écouté un million de fois, tout comme le *Keeper I* ou le *Disillusion* de Loudness, ce disque m'a rendu dingue. Je sautais partout dans ma chambre d'ado en hurlant « Up to the limit », « Wrong is right » en connaissant chaque note par cœur. Je chantais la basse, les solos, les chœurs. Il fait partie de mes disques « 6 étoiles » (je note sur 5, vous imaginez le truc?). Tellement écouté que j'avoue ne plus le passer toutes les semaines, ni même tous les mois. Je le retrouve de temps à autre avec plaisir, comme un vieil ami que l'on connaît trop. Mais, aussi rares soient nos retrouvailles, quand je monte le son, je saute encore sur mon pieu en « hurlant pour un peu d'amour ».

À votre tour.



ACCEPT

BLOOD OF THE NATIONS /2010

Internet ou la course de ceux qui veulent parler les premiers. Premier à annoncer qu'un album sort (pour rester dans la sphère musicale), premier à lister les titres des nouvelles chansons, à présenter la pochette, premier à avoir entendu l'extrait du single, vu le clip, écouté le disque promo, premier à acheter le machin. Et surtout, premier à donner son avis. Le premier avis. Royal. L'étalon de toutes les conversations, celui que l'on contredira ou soutiendra, l'avis en or, brillant de mille feux dans le noir infini du cyberspace, valant à son auteur l'estime et l'immortalité. Durée de l'immortalité sur internet : deux heures.

Si vous êtes un habitué du lieu, vous avez lu la section Never Asked Questions¹, et savez déjà que les réactions à chaud, les commentaires dans le feu de l'action, ne font pas partie de la ligne éditoriale d'Inoxydable. L'avis précipité, la recherche d'un scoop, face à l'hyper rapidité du média internet n'a aucun intérêt. Ce refus de vitesse est même la seule manière, pour lutter modestement contre ce système. La seule que j'ai trouvée en tout cas. Et c'est un combat perdu d'avance : en plus d'être nombreuse, l'armée des cons a toujours raison.

Puisqu'on parle de cons, c'est mon tour de m'y coller. Me voilà, tapant furieusement mon Azerty pour vous raconter ce que je pense de *Blood of the nations* d'Accept, à moins de trois semaines de sa parution. Quelques précisions tout de même, avant de rentrer dans le vif du sujet :

1 - Je l'ai eu avant sa sortie. Je plaide coupable de téléchargement super pas légal, mais je ne vois pas comment j'aurais pu résister. Du coup j'ai eu davantage de temps pour l'appréhender. J'en suis, actuellement à 2568 écoutes. Approximativement.
2- Je l'ai acheté le jour J en digipack, version indispensable pour son bonus « Time machine », l'un des meilleurs titres. J'espère que ces deux derniers points me vaudront la clémence du juge.

1. Never Asked Questions : les questions que personne ne se pose. Rubrique de présentation où j'expliquais « d'où je parlais », quels étaient la démarche et le fonctionnement du blog.



Je n'ai dit que des conneries à son sujet sur internet après seulement une écoute, parce que je suis aussi faible que tous les autres cyber-cons. Ça m'apprendra. Fallait rétablir l'équilibre.

Aujourd'hui donc, je prends un risque, là, comme ça, en direct. Je publie un papier absolument pas certifié dans le temps, pas gravé dans le marbre, un truc que vous pourrez me jeter à la gueule dans un an quand, au détour d'un quelconque article, je balancerai une phrase assassine sur le retour foiré d'Accept. C'est dingue ce que l'on est en train de vivre, un moment historique, un instant unique dans l'histoire de la chronique de disque : je prends le pari, jsute à la sortie d'un album, que je ne changerai pas d'avis. C'est dit.

Profitons de cette parenthèse pour tenter de différencier l'avis de l'appréciation. L'avis peut être positif sur un disque que l'on n'aime pas. Ou le contraire. Cf. le périlleux et récent article sur Sabaton et Running Wild, qui m'a valu quelques jets de parpaings de la part de fans. Au sens premier du terme : fanatiques. Donc aveugles, sourds et non compréhensibles. Heureusement d'autres ont ri et compris le message. Je les remercie au passage. Ouf. L'enjeu de cette chronique est donc l'avis, l'évaluation objective de ce nouvel album. À vous de distinguer les éléments purement factuels des envolées de détraqué que je deviens quand on parle d'Acceeeeppppt!

Les faits

15 ans que le groupe s'est séparé. Udo continue son bout de chemin. « Un p'tit bout d'un p'tit chemin » comme dirait l'autre (citons les plus grands). Et Wolf « guitar God » Hoffmann vit de la photographie, une sage décision à l'écoute des deux derniers et piteux albums. Nostalgie, appât du gain, crise de la cinquantaine? Accept est de retour après quelques apparitions accueillies chaleureusement dans des festivals estivaux. Après avoir levé les yeux au ciel et sorti mon flingue à l'annonce de cette nouvelle, j'ai gentiment attendu. Comme tout le monde.

Première écoute assez tiède. Seule « Pandemic » m'a donné envie de tout péter dans ma piaule, d'où les fameux commentaires nullissimes postés à ce moment là. Une vie ne suffira pas à les expier.

Et puis et puis...

Pas besoin de pousser beaucoup plus loin, comme chez Maiden dont l'ultime frontière ne se dévoilerait qu'au bout de 53 écoutes, à partir desquelles l'épique des compositions se le disputerait à l'efficacité des refrains. En trois écoutes *Blood of the nations* gagne le match. Parce que Tornillo, le remplaçant d'Udo, croisement entre le m'sieur casquette d'AC/DC et le schtroumpf grognon, hurle comme un possédé, avec l'intensité d'un ciel qui se déchire. Ce type vit les morceaux, leur donne corps, les transforme en instant de chair et de sang, de puissance et de feeling. Et dans les



rare moments d'accalmie (le break de « The abyss », la ballade « Kill the pain »), le bonhomme montre de belles nuances.

Derrière lui, le groupe joue serré, comme il l'a toujours fait. En 2010, on mesure combien le fossé est grand entre Accept et ses fils spirituels. Comment supporter Hammerfall dans ses vellétés heavy metal mid tempo? Merci d'avoir assuré l'intérim les gars, vous pouvez y aller maintenant. N'oubliez pas d'éteindre la lumière en partant. Parce que le patron est de retour. Même avec des riffs moins tranchants que dans les années quatre-vingt, Accept métallise dix fois sa concurrence. Hoffman et Baltes (basse) restent les dépositaires de ce son unique, cette maniaquerie germanique et millimétrée qui transforme la moindre rythmique en hachoir à viande, agrémentée des fameux chœurs « armée rouge ». *Blood of the nations* ressuscite le heavy metal des années quatre-vingt sans rien céder à la tendance (néoclassique, symphonique, progressive...). Se permettant même de prendre son temps (5'30 minutes par chanson en moyenne) en laissant Hoffmann placer moult interventions. Brillantes, comme toujours. Lupus Hoffmann lâche la meute et alterne chaos organisé et mélodies jaillissantes. L'homme n'a rien perdu de son toucher, s'appliquant à phraser et à nuancer en permanence, rappelant, au moment où plusieurs grands s'appêtent à raccrocher (Jabs, Smith...), ce que doit être un guitariste lead dans un groupe de heavy metal. C'est comme ça que ça marche les jeunes! C'est pas tout de débouler, faut bosser le style!

Quelques réserves

Blood of the nations reluke du côté de *Restless & wild* et *Balls to the walls*, abandonnant la facette US/hymnes pour stadium qui caractérisait surtout *Metal heart*, *Russian roulette* ou *Eat the heat*. C'est un choix (ou un hasard selon Hoffmann). Le hic? L'absence de riffs vraiment forts, plaçant ce disque en dessous des classiques du groupe. Les lignes de chant des couplets, restent, elles aussi, un peu plates. Heureusement, Tornillo emporte le tout sur les ponts et les refrains qui fonctionnent assez vite (« Time machine », « No shelter », « Blood of the nations », « Pandemic »)

Après 15 d'absence et un rapide tour de chauffe live, Accept revient en bonne forme. *Blood of the nations* n'innove en rien, mais ne sent pas le formol pour autant. La conviction et l'énergie permettent au groupe de cogner dur dès ce premier round d'observation et d'imposer un nouvel étalonnage dans le monde du heavy metal pur et dur. La suite des événements s'annonce passionnante.

Pour quelques infos de plus : j'ai eu le plaisir et l'avantage de participer indirectement à l'interview de Wolf Hoffman en soufflant quelques questions à Krobey (super thx à nouveau), chroniqueurs chez *Les éternels*. Un peu de lecture supplémentaire donc : urlz.fr/7CA3

Wolf RLZ.



ACCEPT

STALINGRAD /2012

Après avoir longuement défoncé Metallica, me voilà sur le point de balancer sur Accept. Croyez-moi, j'suis pas fier, mais c'est pas comme si je voulais me donner un genre. Le 6 avril devait être une fête. Programmée. Inscrite aux frontons des écoles. Une de ces chouettes journées où tout converge: premier concert de la nouvelle tournée d'Accept et sortie de *Stalingrad*. Et si tout se passait bien, Wolf me dédierait « Screaming for a love bite » lors d'un rappel d'anthologie durant lequel il stickerait sa guitare d'un chouette « Inoxydable ». Tout était calé, prévu, j'vous dis.

M'étant mangé les adieux de Scorpions à Montpellier (avec l'extinction de voix de Meine au quatrième titre) dans une Arena qui devrait se contenter d'accueillir des types en short plutôt de que de grands offices rock'n'roll, j'avais sciemment choisi le Bataclan et un des dix meilleurs groupes metal (si vous trouvez les neuf autres avant la fin du papier, vous gagnez un badge) pour passer un chouette concert, éviter les batteries plastique et l'effet hall de gare.

Perdu. Vu la foule grisonnante parquée là, le sonorisateur a cru 180 dB nécessaires pour se faire entendre de tous les sonotones. Deux accords et mes tympons saignent, la batterie et cette saloperie de basse entrent en jeu, et je deviens sourd. Je m'en aperçois en gueulant « c'est quoi ce son de merde ? » dans l'oreille de mon prestigieux camarade de jeu (célèbre palmipède métallique): p'tain j'entends même plus ma propre voix! Vécu la même chose avec AC/DC à Bercy, la souffrance en plus. Je vois déjà l'épithaphe: « c'est le 6 avril 2012 que monsieur Ours, musicologue tatillon, a perdu l'intégralité de ses capacités auditives, lors d'un concert de monsieur Loup - Monsieur Canard compatissant ». Bon ok c'est méga fort, je dois être trop vieux. Beethoven du pauvre, je me concentre alors sur le spectacle. Les Accept, teutons carnassiers, fidèles compagnons 25 ans durant, sont juste là, à 10 mètres. Hoffman tout en crâne chauve et rictus maniaque, taillade sa Flying V, prend la pose, appelle les cris de ralliement des vieillards venus le soutenir et fêter son retour. Dans la bouillasse du mix, le son du bonhomme reste reconnaissable, proche de la version studio. Ce type est au firmament



et ça, même un sonorisateur aussi scandaleux n'y changera rien. Une bonne chose de prise.

Pour le reste c'est la catastrophe de bout en bout : batterie synthétique, basse dévorante et insupportable, guitare rythmique inutile (Hermann Frank devrait monter un club avec Jannick Gers). Et Tornillo ? J'aimerais raconter que le Brian Johnson US a assuré. Mais je le trouve à la peine. Le mix à ras des guitares tente de masquer sa difficulté à sortir les aigus (on connaît l'astuce, Dickinson fait la même chose). D'inoxydables compagnons m'assurent qu'il était bien moins en forme sur la tournée *Blood of the nations*. Et ben... Il se donne, s'époumone, mais il souffre, à l'évidence, là où Johnson, sourire aux lèvres, joue avec sa casquette et raconte lubriquement que cette gonzzesse entretient soigneusement sa machinerie.

C'est un peu triste. Mais le plus triste ce sont les applaudissements du public... J'y vois le contentement de vieillards nostalgiques de leur jeunesse et leurs cheveux disparus. brrooaarrbruuuumm sonofabitch brrooaarrbruuuumm ballstothewalls brrooaarrbruuuumm

On entend rien mais on tape dans les mains. Énervement de mon côté. Nous sommes des veaux. On applaudit sa petite madeleine proustienne, ses souvenirs, son vécu, le fait d'être encore en vie, encore assez alerte pour assister à un concert metaaaaaal... Mais pas la réalité, l'instant présent et ce spectacle médiocre.

Je voudrais applaudir le bon concert d'un excellent groupe. Je fais des efforts. J'essaye d'entrer en connexion avec le grand chauve, ce mec qui m'a aidé à supporter mes 15 ans et dont j'aime encore la musique, la finesse de jeu, les riffs. Je suis concentré, mais je n'y arrive pas. Les gars ne méritent pas, assurent le job, heureux d'être là, mais ce son de merde gâche la fête, gâche tout, l'instant, l'œuvre et la rencontre. Ce solo de basse lamentable ou ce vague kata guitaristique ne sauveront pas la soirée.

L'amertume s'installe d'autant plus que *Stalingrad* s'inscrit déjà dans la longue liste des albums ratés. La faute à la précipitation. Le groupe a écrit très rapidement les dix chansons du disque. Et ça s'entend. Là où *Blood of the nations* fêtait les retrouvailles et passait, dans les moments les plus limites, à l'énergie, *Stalingrad* devait réinstaller Accept sur le trône de l'ultime, de l'immense, de l'inattaquable, de l'historique.

À la place on se tape un album d'Udo. Voyez le genre ? Un metal made in Germany usiné à la chaîne, pas désagréable « en fond », mais dont on ne retirera rien. Pas de substantifique moelle, pas d'enthousiasme à la « Pandemic » ou de sanglot hurlé à la « Time machine ». « Shadow soldier » sauve l'honneur, « Stalingrad » fait illusion et « Hung, drawn and quartered » ouvre solidement le bal.



L'album évite le naufrage complet grâce à Hoffmann qui brille de mille feux. Chacune de ses interventions tire les compos vers le haut, vers le soleil, vers cet endroit stratosphérique où l'oxygène manque, où le monde devient plus beau et où l'on s'enivre de ses leads lumineux. Mais des solos ne sauveront jamais un disque médiocre.

Oui médiocre. Pas d'autre mot. Comme le *Unisonic*, comme le Van Halen¹, comme tous ces albums qui ne jouent que sur une seule chose : notre faiblesse, notre envie que ce soit « comme avant », comme à la « grande époque », comme dans ce passé glorieux et fracassant que l'on cherche à faire durer encore et toujours, pour repousser l'instant tragique de l'engloutissement de ce petit monde que rien ne remplacera. Même pas Sabaton.

Le 6 avril, en même temps que mes tympans, sont mortes les dernières illusions qui me font secrètement attendre encore un bon disque de Maiden, d'Accept ou de Metallica. Il faut se résigner, cela n'arrivera plus. La veillée mortuaire s'éternise, mais cela reste un enterrement. Allez Canard, sers moi une deuxième Faro. Faudra bien ça.

1. *A different kind of truth*, meilleur finalement, une fois que l'on sait qu'il est composé de titres d'époque finalisés pour l'occasion.



AC/DC

LE GROUPE EN UNE VIDÉO urlz.fr/7CAI

Après quelques années d'existence, Inox devait y passer. Le papier sur AC/DC. Peut-être s'agissait-il du seul article à écrire. Enfoncer le clou, modestement. Deux trois piqûres de rappel pour les hermétiques ou les plus jeunes. Reste l'angle... Balancer une énième discographie où l'on assènera que *Highway to hell* est un chef d'œuvre, *Back in black* aussi, mais je préfère Bon Johnson à Brian Scott, et *Let there be rock* c'est du nougat ? Sans parler de *Dirty deeds*. Un vieux fan posterait un commentaire « Mon préféré c'est *Powerage* ». Un false répondrait « Moi c'est *Flick of the switch* ».

Objectivement, on devrait rester sec sur AC/DC. Rien à dire. Quoi de plus banal ? Australiens inspirés par le blues et Chuck Berry, ils balancent la même chanson depuis le milieu des années 70, sans débander ou presque. Un groupe parmi les millions qui siphonnent le vieux Chuck en poussant les potards. Pas de quoi péter un mi aigu. Pourtant AC/DC est une machine de compétition. Un V8 ronronnant, prêt à tailler dans le bush, laissant la meute sur le carreau, de la poussière plein la gueule, à kicker fébrilement alors que les frangins poudroient déjà à l'horizon. Comment font ils la différence ? La différence est à 3'10 de cette putain de vidéo : urlz.fr/7CAI

Un extrait du concert parisien de 1979, récemment réédité en prestigieux blouré. Il s'en écoulera probablement moins que cette daubasse de *Black ice*. Ou de cette BOF (judicieux acronyme) d'Iron Man. O tempora O Mauresque comme se lamentent les amateurs d'anisette. Tant pis. Pourtant, le secret est là. Et tout particulièrement dans les 4'49 de cette « Whole lotta Rosie ». J'vous laisse déguster (ne zappez pas la vidéo, même si vous connaissez la chanson, c'est de cette dernière qu'on cause juste après). Monte le çon mon con !

De retour

À 3'10, le lutin casse une corde et file backstage récupérer une gratte chargée à plein. Pendant 20 secondes, vous entendez la machine, le moteur. Vous entendez Malcolm, Phil et Cliff : le cœur et les poumons, pulser, tabasser ensemble. La mécanique pilonne,



obstinément, implacable et hypnotique. C'est aigret, maigre, sec, et ça tape au plexus. Grâce à ces vingt secondes là (qu'on pourrait écouter 20 minutes ou 20 ans), vous découvrez l'os à vif, vous entendez la rue, la musique « d'en bas », celle des petites frappes, des gens simples, entre défoulement et catharsis. Ce court passage permet également d'apprécier le mix des guitares, la qualité du crunch de Malclom, et par déduction la saturation un peu plus forte d'Angus. D'ailleurs le plus young des Jeunes saturait moins qu'à notre époque. Évident pendant le solo : le sustain ne lui permet pas de jouer un legato type « Thunderstruck ». Particulièrement à 2'30. Chaque note accroche et s'enchaîne à la suivante dans la souffrance. Au même endroit, quelques albums plus tard, les notes gicleront comme des fruits mûrs pressés par des mains gourmandes, jaillissant de Marshalls trafiqués par les toubibs de L.A. Mais en 79, AC/DC ne lorgne pas encore vers le metal.

Revenons à l'accident. La corde cassée. Un instant de vérité nue. Non pas parce qu'un guitariste change de gratte et que le groupe poursuit sa mission sans sourciller. Non. Show must go on. C'est la loi. Celui qui tombe du train doit le rattraper, avant la prochaine gare si possible. Sinon tant pis, à son tour de glisser un billet de dix dans la cagnotte et de payer sa tournée.

La chose absolument étonnante à ce moment précis, c'est la jambe d'Angus. Le p'tit bonhomme, se désemberlificote de son jack, trotte, sautille et — on le distingue dans l'ombre — bat le rythme avec sa jambe gauche. À la croche (un bluesman taperait probablement la noire). Angus non. Angus bat chaque coup de charlé que Rudd fracasse sans jamais s'arrêter. Il se rebranche et, courbé sur sa SG désaccordée, incarne à ce moment là, la vérité rock'n'roll. Pulsation primitive et antédiluvienne, la transe ne le quitte pas, . Il est sa guitare, il est le groupe, il est kilowatts, ampères et décibels, il est la vague dégueulée par la sono, il est le danseur Scott, il est son frère, il est le beat parfait de Rudd, il est la jeunesse, la fougue, l'énergie, la naïveté... Le monde a disparu, le monde n'est que riff et rythme. La route aussi droite qu'un manche de guitare et les seuls repères sont les cinq notes du blues et du rock. Dans ce merdier terminal, cette transe de fin de monde, Angus sait pourtant exactement ce qu'il joue, réaccorde son ré après trois tirés calamiteux, là où un autre se serait planqué dans le maelström.

Si vous vous demandez encore ce qui distingue les « groupes de rock » des « putain de groupe de rock », vous trouverez la réponse dans cette vidéo. Le jusqu'au-boutisme et l'abandon indispensables pour que cette musique devienne crédible et dépasse les simples mots, les postures. Le rock n'est pas une culture ou un mode de vie, c'est une énergie. Si vous avez cette énergie là au quotidien, si, quand vous cassez une corde, votre jambe continue à marquer le rythme, alors vous faites partie du truc. Le reste, c'est du flan.



AIRBOURNE

RUNNIN' WILD /2007

On avait eu, dans les années 80, les Bullet Boys, Kingdom Come et les inénarrables Black Crowes (qui doivent encore avoir des téléphones à cadran tellement ils voulaient rester roots). Les années 2009 auront The Answer et Airbourne, nouveaux clones officiels des Black Crowes et de Krokus. À ce niveau là, seuls votre goût pour l'absurde ou votre attirance pour le néant peuvent vous pousser à écouter un de ces disques.

AMON AMARTH

TWILIGHT OF THE THUNDER GOD /2008

Amon Amarth est un groupe greu greu mais mélodique. Cela signifie que si monsieur Greu est super pas content en voix lead, ses copains font rien qu'à vouloir montrer que sous leurs cuirasses d'acier et leurs pectoraux de vikings, un cœur bat, tout plein d'émotions et d'arc-en-ciels. Avec son précédent disque, Amon Amarth avait su convaincre les plus réfractaires (comprendre: moi) à un genre pour le moins répétitif : une fois que l'on sait que tout le monde copie In Flames, on se fait un peu chier dans le death mélo. Avec *Twilight of the thunder god* c'est reparti comme en 14. Copie conforme du précédent. Agréable à écouter même si pas méga trippant.



AMORPHIS

CIRCLE /2013

« Into hiding » (sur *Tales of a thousand lakes*) est le premier titre de death mélodique avec passage chanté que j'ai entendu. En 1994 donc. Je n'en croyais pas mes oreilles. Au milieu d'un sampler absolument insupportable consacré au noir et mort metal, Amorphis apportait de l'inédit dans cet univers grrmmblll. Depuis, je surveille le groupe. De loin. Jamais vraiment convaincu par un disque dans son entier, même si quelques fulgurances (« The way » sur *Tuonela* par exemple) lui permettent de toujours bénéficier de ma bienveillance. *Circle* donc. Énième machin. Très bien fait, mélange de growls et de chant, de mélodies vaguement folks de là-bas ou goths d'ici, de riffs contemporains, d'échos dans un coin ou de nappes en dessous. Malheureusement, jamais le groupe ne s'emballe et ne m'emballe. Juste des faiseurs, pas désagréables, pas démeritants, mais sans étincelle. Amorphes. Finalement z'ont jamais fait mieux que « Into hiding ».

THE ANSWER

RISE /2006

On avait eu, dans les années 80, les Bullet Boys, Kingdom Come et les inénarrables Black Crowes (qui doivent encore avoir des téléphones à cadran tellement ils voulaient rester roots). Les années 2009 auront The Answer et Airbourne, nouveaux clones officiels des Black Crowes et de Krokus. À ce niveau là, seuls votre goût pour l'absurde et votre attirance pour le néant peuvent vous pousser à écouter un de ces disques. NB : les chroniques du nouvel Answer, écrites de ci de là, assurent à tout le monde que le nouveau disque est ENCORE mieux que le précédent. Dingue.



ANVIL ET METALLICA

STORY OF ANVIL /2008

SOME KIND OF MONSTER /2004

Story of Anvil est le pendant direct de *Some kind of monster*, documentaire consacré à la création du *St anger* de Metallica. Les deux faces de la même pièce. Deux groupes confrontés à la création de leurs nouveaux albums et tentant de vivre avec leur rapport au succès. Même génération, des styles proches (le heavy à fragrances thrash). Une seule chose les sépare : la réussite.

Metallica a gagné toutes les batailles. Tout conquis. Plus rien à prouver, plus rien à créer. Debout sur le toit du monde, les quatre n'ont qu'une seule certitude, une seule perspective : la descente. Voire la chute. Personne ne se maintient aussi haut très longtemps. Seule la mort ou la séparation permettent aux légendes de ne pas se ternir ou se fracasser. Led Zep a eu la « chance » de perdre son batteur avant l'album de trop (oui, j'aime *In through the outdoor*). Les Beatles ont splitté. Police également. La mort de Freddie Mercury a stoppé la carrière de Queen. Tout comme Jimi Hendrix (qui a arrêté la sienne suite à son décès, etc.

Le marteau

Les autres, comme Metallica, gâchent l'histoire en jouant les prolongations. *Some kind of monster* montre le spectacle navrant de la lente et inéluctable agonie de noyés qui se débattent dans l'océan de leur médiocrité.

En dépit de ces pathétiques gargouillements d'egos, le documentaire s'avère passionnant. On n'imagine pas la vie des « tattooed millionaires » (comme le chantait Brousse Bitedansfils quand il battait la campagne en solo). Comment éprouver la moindre empathie pour ces types qui se déchirent quant aux horaires de répétition ou le port de chemises hawaïennes, jouent mal de la mauvaise musique, encouragés par un producteur inconscient et profiteur, et que rien, à part leur nombril, ne semble intéresser ? La seule façon de supporter ce film est de se rappeler que ces êtres humains ont vécu des choses, des situations que nous ne connaissons jamais. Ils ont



réussi grâce à leur musique, leur créativité, à cette part très intime d'eux-mêmes. Cette réussite s'est manifestée, au delà de l'aspect financier, par des foules gigantesques qui les ont applaudis, aimés, admirés, plusieurs soirs par semaine, des années durant. Qui pourrait être adulé mondialement pendant vingt ans et ne pas changer, ne pas perdre la notion du réel? Pas grand monde. Les Metallica de 1984, californiens puristes, n'ont pas résisté. Tout simplement. Leur perception du monde a changé. Et c'est compréhensible. Pas agréable, pas rock'n'roll, pas glorieux, pas mythique. Mais humain.

Vu sous cet angle, *Some kind of monster* n'est plus un documentaire sur des gosses de riche qui se disputent, mais le témoignage d'enfants perdus qui souhaitent qu'on les aime encore, qui veulent exister encore dans le regard des autres, de leurs fans, du monde.

— Vous nous racontez les Bisounours là non? C'est « L'île aux enfants »? Vous avez décidé d'être gentil? Fini les méchancetés? Va devenir chiant votre site internet...

Il ne s'agit pas de cela. Mettez-vous à la place de ces gars, juste une minute. Englobez leur univers, repassez-vous leur histoire en accéléré et demandez-vous « Pourquoi continuent-ils? ». La réponse que je propose me semble la seule crédible une fois que l'on a écarté tous les clichés : plus besoin d'argent, plus d'inspiration ou d'envie artistique. Plus de passion, elle les a quittés depuis longtemps. L'adrénaline des concerts, des foules hurlantes et de la conquête de la planète ont remplacé la flamme brûlante de l'obsession musicale, celle qui pousse à jouer, encore et toujours, avec ou sans public.

L'enclume

Anvil, contemporain de Metallica, a connu un début de succès à l'aube des années quatre-vingt. Puis les changements de line-up et les problèmes de management lui ont fait rater le rendez-vous avec la gloire. C'est en tout cas ce dont sont persuadés, Steve « Lips » Kudlow (guitariste/chant) et Robb Reiner (batterie), les deux fondateurs du groupe. En résumé : 30 ans de galères, 12 albums et 1 quart d'heure de gloire. *Story of Anvil* suit ces deux-là au quotidien, en tournée en Europe et dans le projet d'enregistrer leur treizième disque. À cinquante balais, Lips, éternel adolescent emmuré dans sa vie d'adulte, rêve encore de gloire et de ce succès frôlé. Quand Metallica deale un nouveau bassiste à un million de dollars, Kudlow et Reiner triment 5 jours par semaine sur des chantiers ou dans des cantines scolaires, cherchant comment réunir 30 000 livres pour payer le producteur Chris Tsangarides (déjà responsable de *Metal on metal* et *Forged in fire*). Lips rêve sous la neige de son Canada natal. Robb Reiner le suit, fidèle compagnon au regard triste, lui aussi persuadé que « ça va arriver ».

Le documentaire montre la galère. Celle des acharnés du rock. Empilé dans un camping car, ils sillonnent l'Europe, attendent des trains qui n'arrivent jamais,



jouent dans des bars vides, s'embrouillent avec des mauvais payeurs... Douze disques et rien n'a changé. Ils vivent la même chose que tous ceux qui enragent dans les caves et les garages, chargent les amplis dans des camionnettes. Ceux-là même qui arrivent le lundi matin au boulot, cassés d'avoir mangé du bitume tout le week-end pour jouer à l'autre bout du pays. Pour le plaisir de faire cracher les amplis.

Story of Anvil remet les pendules à l'heure et rappelle que même pour un groupe semblant établi, rien n'est facile. Volonté et sens du sacrifice dominant. Et seules la flamme brûlante, la conviction de faire ce qui doit être fait et une indéfectible solidarité permettent de surmonter les épreuves et le découragement. Le cliché des palaces, des groupies et des jets ne concerne que les « super groupes ». Les autres s'entassent dans de mauvais bus ou des vans, dorment par terre, se douchent quand ils peuvent et mangent n'importe quoi. On ne va pas chialer, ils ont choisi et c'est toujours plus facile que l'usine ou les chantiers. Mais parfois, c'est cela ET les chantiers.

L'aventure est humaine. Lips et Reiner cavalent ensemble depuis 30 ans. Deux frères de métal, deux types dont l'amitié inaltérable dépasse la simple passion de la musique. En dépit des horreurs qu'Ulrich lance à Hetfield dans *Some kind of monster*, on imagine, à l'époque des vaches maigres, le même rapport à la vie à la mort entre ces deux là. Un pacte simple : avancer quoi qu'il arrive. Ensemble.

Je ne tirerai aucune morale facile sur l'argent qui sépare et les épreuves qui rapprochent. Pas de simpliste « l'argent ne fait pas le bonheur » (à mort les proverbes). Je ne sais même pas si l'on peut tirer une leçon de ces documentaires. Si *Some kind of monster* énerve, *Story of Anvil* noue les tripes. L'histoire, aussi tragique, dramatique, voire ridicule soit-elle, montre surtout une fraternité rare, une naïveté rafraîchissante dans notre quotidien cynique.



ARMORED SAINT

WIN HANDS DOWN /2014

Je m'en voudrais de jouer les rabat-joie mais le « heavy metal des années 2000 » est aussi passionnant que la lecture de la page Wikipedia consacrée à la discographie d'Overkill.

— *Encore vos « c'était mieux avant ». On connaît la chanson!*

Oui et non. Détaillons l'affaire. Les trois ingrédients essentiels dans le metal « moderne » sont par ordre d'apparition à l'écran : les voix hurlées, les riffs à un accord et le sous-accordage. Et si vous voulez mon avis (et a priori vous le voulez sinon vous iriez comater devant Blabbermouth), les trois auraient des chances de décrocher le grand prix de l'idiotie musicale du siècle, au même titre qu'autotune, les albums « remastérisés » et la starification des DJ.

Les voix hurlées

J'ai déjà raconté par le menu en quoi le cri dans la musique, aussi fondamentalement absurde soit-il, me semble logique. Le hard rock des origines se base sur une recherche de la limite, de la frontière entre l'acceptable et l'inacceptable, une quête de l'extrême. Et quoi de plus extrême que le cri? En outre, comme toutes les formes d'art, une fois atteinte la maîtrise formelle, on s'emmerde un peu. Reste alors à déconstruire, à casser le jouet pour voir s'il se passe quelque chose. Dans cette optique, les peintres ont arrêté de représenter ou réinterpréter la réalité allant même jusqu'à... Cesser de peindre. Même tisane chez les compositeurs: une fois figolés les outils harmoniques et mélodiques, décryptées les méthodes de composition et explorées toutes les voies possibles, il reste à créer de la « musique sans note ». D'où la recherche tous azimuts du côté du bruit, du cri et du concept, le metal n'étant évidemment pas le seul à gratter dans ce coin là, les pionniers de la musique concrète ayant ouvert le dossier depuis soixante-dix ans. Une fois qu'on a dit ça, et alors même que je suis devenu fan de quelques groupes à hurlement (In Flames première période par exemple) je reste tout de même persuadé que rien ne vaut un chanteur.



Un accord pour s'emmerder

Deuxième idiotie, le riff à un accord. Il en existe des brillants à commencer par celui de « Blackout » de Scorpions. Tan-tatan-tatan-tan-ta-tan. C'est beau, nerveux, fort. Hard. Quand le méchant thrash a déboulé il a récupéré le truc pour s'en servir autrement : bloquer sur l'accord et varier le staccato pour créer des séquences marteau-pilon. Pourquoi pas ? Dans leurs enchaînements de plans, les thrashers pouvaient bien stopper l'usine à riffs le temps d'une « respiration » et créer le contraste.

Mais ce qui ne constituait qu'un élément dans un break est devenu via le power, le death puis le néo, l'élément principal, le pilier fondateur des couplets. Comme à chaque fois que l'on appauvrit la recette (ici par retrait de la mélodie au profit du seul rythme) on nivelle, uniformise, lisse le résultat.

Et on entend, joué à l'infini un pauvre accord plus ou moins syncopé pour un résultat de plus en plus uniforme, les possibilités rythmiques s'avérant finalement limitées dans ce cadre, quel que soit le niveau technique du musicien.

Sous-accordage : ça le fait grave

Pas une nouveauté en soi. Black Sab l'utilisait. D'autres, comme Guns'n'Roses par exemple, jouaient un demi-ton en dessous pour s'adapter à leur chanteur ou lui faciliter les passages les plus aigus. Mais le death metal utilisera des accordages bien plus bas pour créer son identité sonore.

L'avantage ? Les graves hyper compressés renforcent l'effet percussif, le matraquage. L'inconvénient ? Les fréquences de la guitare se rapprochent de celles de la basse, rendant celle-ci pratiquement inutile. Dans cette course aux graves, les bassistes ont souvent opté pour des instruments à 5 cordes. Guitare et basse se retrouvent entremêlées et les distinguer dans le mix relève souvent de la gageure, notamment sur album. En live c'est plus simple, on n'entend que les guitares, la basse se limitant le plus souvent à produire un bourdon constant et indistinct.

— *C'est bien ce que je disais, c'était mieux avant, gnagnagna...*

Désolé d'être ronchon, mais avec toute cette histoire j'ai perdu les riffs, la nervosité et la basse pulsante pour ne gagner qu'un effet rouleau compresseur qui, s'il s'avère efficace dans l'écrasement de tout ce qui écoute, se révèle surtout lassant par son systématisme et son manque de subtilité.

Modern metal

Alors que reste-t-il à l'auditeur qui voudrait écouter du metal « moderne » sans cette approche rustaude ? Je dis « moderne » pour écarter évidemment le revival 80ies qui, logiquement, se complet à resservir le brouet habituel, synthèse de Riot, Saxon,



Maiden et Metallica (période *Kill'em all*) avec voix castrat et prod Gillette. À cette question je propose l'option Armored Saint.

— *Ah parce qu'un groupe qui a débuté sa carrière en 1984 est censé être le chantre de la modernité?*

Vous, on ne vous a pas demandé le chemin de la plage, alors, allez écouter du metalcore et on vous rappellera quand on aura terminé! Armored Saint donc. Effectivement un vieux de la vieille. Éternel espoir californien, le groupe n'a jamais transformé l'essai, se maintenant dans cette zone grise du succès d'estime, remportant les seules félicitations de la critique et de quelques ultras. Une critique qui clamait la finesse d'exécution et le talent alors même qu'une fois passé *March of the saint* (disque à potentiel) on se mangeait *Delirious nomad* et *Raising fear*, deux albums lourdingues, plombés par la lourdeur de ce metal US typique, sombre et « super super heavy parce qu'on n'est pas là pour rigoler », sans jamais la moindre luminosité ou la moindre envolée. Un boulot de tâcheron qui m'avait poussé à définitivement classer le groupe dans le tiroir « on s'en fout ». Tiroir qui s'est transformé au fil des années en armoire, puis en placard pour finir hangar (18 bien entendu) d'une surface équivalente à celle d'un terrain de foot.

30 ans d'expérience

Mais l'expérience m'a appris que certains groupes évoluent, mûrissent voire se bonifient avec le temps (quand d'autres pourrissent et tombent de l'arbre...). Et parfois, des drames naissent de belles choses. *Symbol of salvation* en 1991, déjà une réussite, est le dernier disque du groupe entièrement composé par Dave Pritchard, disparu un an plutôt. Depuis c'est Joey Vera qui a repris la relève côté écriture. Avec réussite, notamment sur *La Raza* et *Win hands down*. Particularité de Vera, il est bassiste dans le groupe et a toujours joué des lignes de qualité. Mais sur ces deux disques en particulier, il s'affirme comme élément d'importance en proposant des plans groovy et en soignant leur articulation avec la batterie : on a donc droit à des motifs un peu plus « tribaux » et une charpente plus élaborée qu'à l'accoutumée. C'est peut-être un détail pour vous mais pour moi ça veut dire beaucoup et cela rejoint mon propos liminaire tant la basse est devenue le parent pauvre du metal, simple pourvoyeuse de fréquences plutôt que de musique.

En outre, le metal d'Armored Saint a évolué et s'inscrit relativement bien dans l'époque, refusant les clichés 80 (dans les mélodies, le jeu ou la production) sans pour autant courir après les p'tits jeunes qui hurlent sur un accord (on y revient). Le groupe offre donc la possibilité, en 2017, d'écouter du heavy metal chiadé, adulte, sans régression adolescente ou passéisme, et finalement, sans concession.



Buisson ardent

Enfin, le dernier ingrédient notable et « nouveau » est le soin apporté aux refrains et aux mélodies de manière générale: les chansons gagnent en intensité et en impact grâce à des lignes de chant plus marquantes qui révèlent d'autant plus les qualités de John Bush. Le bonhomme claque ses phrases, les uppercute. Crochet du gauche (venant du champ droit, uh uh uh), accélération, enchaînement au corps... Bush varie l'intensité et pousse l'auditeur dans les cordes. Dans un registre medium, il a ce qu'il faut de morgue et d'assurance pour instiller l'urgence, faire monter la pression et finalement exploser dans un registre plus aigu sur les refrains (où il évoque parfois Sebastian Bach de Skid Row).

Si Jean Buisson avait marqué les mémoires dans ses débuts chez Anthrax et l'album *Sound of the white noise* (la réussite du groupe), on ne lui avait malheureusement plus donné grand-chose à chanter. Armored Saint lui offre désormais un terrain de jeu parfait, un cadre idéal pour qu'il se révèle et libère son potentiel.

Le statut du groupe n'a pas changé avec la parution de *Win hands down* (ou de *La Raza*): l'affaire est faite, il n'entrera jamais dans l'Histoire, restera éloigné du grand succès et des trains de vie bourgeois de ses contemporains. Tant pis pour lui. Mais de ce côté-ci des enceintes, il serait dommage de se priver de ses meilleurs disques, tant l'offre heavy metal pur au XXI^e siècle se réduit à la parodie, la redite ou l'hyper anecdotique.



AUDREY HORNE

YOUNGBLOOD /2013

Je n'ai jamais bien compris quel genre de musique Audrey Horne essayait de jouer. Du post-grunge? Du néo-stoner? Je ne capte rien à ce type de groupes et je ne différencie aucune de leurs chansons (si quelqu'un peut m'expliquer Clutch par exemple, je suis preneur). Après avoir découvert une pochette Mattgroenigienne et lu l'annonce que « ayé on écrit des refrains », j'ai évidemment consacré deux minutes à *Youngblood*. Et même davantage puisque cet album figure d'ores et déjà dans mon Top 2013. Des chansons troussées dans un registre hard rock classique (Deep Purple / UFO / MSG / Gary Moore époque *Dirty fingers*), une prod « naturelle » et typée seventies, de la basse, un poil de groove, un chant voilé, des refrains, des riffs variés et même du tube (« Pretty little sunshine »), que demander de plus?



AVANTASIA

ANGEL OF BABYLON . THE WICKED SYMPHONY /2010

Sammet c'est un bon disque tous les deux disques. En gros. Edguy: 3 albums sur 8 (*Vain glory opera*, *Theatre of salvation*, *Hellfire club*). Avantasia 3 sur 4 (le premier et ces deux là). Tout ça reste du grossier, du qui tache, de gros nananas et des tut-tuts en fond. Mais c'est sympa. Deux points faibles. Le manque de finition des couplets en regard de refrains toujours explosifs: cette pléthore de bons chanteurs (Jorn Lande, Klaus Meine, Michael Kiske...) révèle les insuffisances du maître de maison: à côté d'eux, il en devient exaspérant à force d'imiter Dickinson essayant de devenir Kiske. Il devrait laisser Kiske assurer tout le boulot de toutes façons.

AVANTASIA

MYSTERY OF TIME /2013

Par attachement aux premiers Edguy qui ont permis un retour en force (pour le meilleur et pour le pire) du heavy metal traditionnel et du speed mélodique en particulier, j'écoute encore la production de Tobias Sammet. J'avais trouvé le précédent Avantasia plutôt réussi pour convenir, quelques mois plus tard, qu'il dépassait largement la dose de sucre de synthèse admissible. Le « plus » produit, cette fois, c'est l'orchestre, convoqué pour ajouter de la superbe à la munificence de l'œuvre et vice-versa. Aussi germaniquement passionnant qu'un discours de Jean-Marc Ayrault (dies young bien entendu) ou un disque de Glenn Hughes meets Joe Lynn Turner.



AVENGED SEVENFOLD

S/T /2007

« Tu devrais écouter le dernier Avenged Sevenfold ». Voilà ce que l'on me dit depuis 6 mois. Comme j'ai arrêté de me jeter sur les nouveautés le jour où j'ai compris que 90 % de la production musicale d'une année vaut que dalle, je ne me suis pas précipité (laissons la précipitation à Kevin, fan de Slipknot et de Nightwish). Et puis, les groupes de jeunes tatoués qui gueulent, on sait ce que ça donne. Du sous Limp Bizkit quand c'est pas du sous Linkin Park, ou, pire, un clone US d'une copie européenne d'In Flames.

Le lecteur inoxydable connaît déjà la chute de l'histoire: « tel est pris qui croyant prendre sait partir à point vaut toujours mieux que deux tu l'auras en mangeant ». Pas faux. Me suis fait avoir. Encore. Ce disque est excellent. Ni plus ni moins. Je me suis penché pour l'occasion sur le reste de la discographie pour ne retenir que cette dernière production, tant elle est « au dessus ». Au dessus des autres albums, et au dessus des autres groupes de jeunes tatoués qui gueulent (c'est bon d'être vieux, con et d'écrire ce genre de phrases, vous ne pouvez pas savoir).

Avenged Sevenfold réussit là une synthèse metal intergénérationnelle. Un mix très réussi entre style contemporain (gros riff à un accord et sous accordage) avec le heavy metal européen traditionnel (Maiden, Helloween, chant mélodique et solos de guitare).

Bluff ou pas?

Les gars jouent grave (ce n'est pas une expression Kevin, c'est un spectre sonore). Riffs concassés, rythmiques hachées, batterie massive. Les standards de ce début de siècle. Mais à la place du régurgitateur syndical, Avenged Sevenfold a opté pour un chanteur. Et quel chanteur! Voix puissante, éraillée et pleine de feeling. Ce gars — M. Shadows, tu parles d'un pseudo. Ça vaut bien Nikki Sixx cela dit — dispose d'un panel très large d'émotions, passant d'un chant rageur et puissant (sans jamais « growler ») à une voix plus aérienne (légèrement nasillarde, à la Mike Patton).



Le monsieur est parfois secondé par The Rev (batterie) dans un registre davantage forcé mais tout aussi convaincant. En studio on peut bluffer. Sauf que, sur le DVD du « Making of », on entend les gars a cappella pendant l'enregistrement de leurs prises. Pas du chiqué.

Des riffs et un excellent chanteur, deux composantes majeures pour qu'un disque estampillé heavy metal réussisse le test. Que manque-t-il ?

Des mélodies ?

Bien Kevin, je vois que tu as lu les autres articles de ce blog. Tu gagnes le droit de jeter tes disques de Slipknot pour cette bonne réponse. Côté mélodie, le groupe n'est pas en reste. Avenged Sevenfold fait partie de cette nouvelle génération qui a autant écouté du métal que de power pop, de hardcore mélodique ou d'emo. Les refrains poppissent, les lignes de chant se lamentent. En parallèle, des chansons comme « Unbound (the wild ride) » et « Lost » réinventent le speed mélodique (à la Edguy) dans une surprenante version néo-US (piano, chorale et arrangements orchestraux inclus). Un mot sur Synyster Gates, guitariste soliste, sweeper fou et amateur de glissandos pour un style mélodieux et d'une grande fluidité. Une personnalité certaine.

Le groupe ne s'est pas fixé de limites et intègre des ingrédients inhabituels (pedal steel, voix féminines, passages orchestraux, piano, influence « Broadway », guitares harmonisées typiques des années quatre-vingt) pour se les approprier définitivement. Le résultat ? Un répertoire très dynamique et « A little piece of heaven », un climax de 8 minutes. Chanson fortement inspirée par les airs de comédies musicales US, elle marie arrangements vocaux, construction à tiroirs, chœurs, orchestrations, fun, émotion, énergie et mélodies qui s'entrecroisent sans jamais s'entrechoquer. Un morceau de bravoure et un résultat que bien des formations influencées par Danny Elfman essayent d'obtenir sans y parvenir.

Avenged Sevenfold parviendra-t-il à renouveler l'exploit et concevoir un autre disque ce cet acabit, aussi réussi, aussi ouvert, aussi cohérent ? À voir. En attendant, ne passons pas à côté de cet album blanc.

Z'ont bien fait de me casser les noix les gars.



AXXIS

PARADISE IN FLAMES /2006

La constance est rare dans le monde musical. La plupart des groupes crament toutes leurs cartouches en un, voire deux disques, pour produire ensuite des albums seulement par scissiparité de leur talent initial, réduisant l'intérêt et ne laissant, quelques années plus tard, que peau de chagrin aux auditeurs.

Axxis, au contraire, peaufine, fourbit, fignote son style et ses compétences. Croisement idéal entre un heavy metal traditionnel et un hard mélodique typiquement américain, le groupe se range au côté du Scorpions deuxième période (la grande époque de *Blackout*, *Love at first sting*) sans sonner daté pour autant.

Les gars ont le sens de la mélodie immédiate, du riff qui fait mouche. Chaque chanson résulte d'une construction rigoureuse et d'un équilibre précis où les différentes sections sont pensées et amenées: un travail artisanal réjouissant. Conséquence directe: on peut piocher quasiment au hasard dans la disco sans être déçu.

Sur *Time machine*, le précédent album, Axxis avait augmenté le tempo et incorporé des ingrédients speed mélodique sur certains titres (double pédale, arrangements orchestraux). Il poursuit dans cette direction sur *Paradise in flames*, nettement plus metal et rapide. La facette US ou poppy a pratiquement disparu. Ici, on prend les virages serrés et on riffe dans tous les coins. Bernhard Weiss pousse ses aigus quasi tout le long de l'album, évoquant parfois Jon Anderson du britannique Oui. La densité de l'ensemble rend l'accès un peu plus difficile qu'à l'accoutumée (toute proportion gardée, on n'est pas chez Meshuggah non plus).

Petite nouveauté, l'apparition sur deux ou trois titres d'une chanteuse, Lakonia, en duo avec l'ami Bébert. Sa voix oscille entre Tarja (davantage pour le grain que pour la tessiture), l'évanescence Amy Lee et la frigorigène Sharon Den Adel. Opportunistes? Je ne pense pas. Les p'tits gars d'Axxis ne vendront pas trois brouettes d'albums de plus grâce à cette collaboration. La présence de la brunette relève à mon sens du



choix artistique, point barre. Et ça fonctionne plutôt bien, sauf pour la dégoulinante ballade, passage obligé, aussi mièvre et gluante que les précédentes.

Pour le reste, ça roule, le chemin est balisé. *Paradise in flames* se situe un poil en deçà des trois précédents disques (l'absence de tube définitif comme « Flashback radio » lui porte préjudice) et on lui préférera *Back to the kingdom* ou *Eyes of the darkness* pour découvrir le groupe. Mais Axxis reste dans le haut du tableau, se renouvelant assez pour que l'ennui ne fasse pas son apparition.



BLACK'N'BLUE

IN HEAT /1988

Je n'ai jamais compris pourquoi Kiss et moi, ça ne passe pas. Évidemment l'attitude hyper puante de Simmons (notamment) n'aide pas à me rendre le groupe attrayant même si je ne savais rien de ses magouilles quand j'ai découvert sa musique. Pour tout dire, mes chansons préférées de Kiss sont celles écrites par Desmond Child. Voyez un peu le niveau.

Du coup je me rabats sur les clones. Les « c'est-pareil-en-moins-bien-sauf-que-je-préfère ». Et dans le genre Black'n'blue se pose là. Découvert par Gene « on va en vendre un million » Simmons, produit par Gene Simmons, coécrit à plusieurs reprises par Gene Simmons. Si on passe les crédits à la loupe on retrouve le tonique Gene à la photocopieuse, à la compta et à la machine à café. Je crois même qu'il vérifiait les niveaux d'huile.

Il n'en reste pas moins que j'adore ce disque. L'aiguille du tempo reste collée au milieu du compteur. On « cruise » dans une grosse américaine décapotable à la carrosserie flashy : batterie maousse, riffs à deux accords. Genre Twisted Sister en plus simple. Là, le vertige vous prend. Plus simple que la frangine déglinguée ? Naaaaannnn... Si si, j'vous assure. Je ne sais même pas si on arrive à la dizaine d'accords à la fin du disque. Le groupe creuse le groove, la basse ronfle ou sautille pendant que Jaime St James (rah ces pseudos hard US!) et sa bande de dépenaillés mal taillés (matez cette pochette qui inspirera Rammstein, la muscu en sus côté germanique) beuglent tranquillement ses refrains calibrés pour les stades de foot, les festivals de mecs beurrés et autre parc à chevelus.

N'empêche que toutes les chansons font mouche. Et comme Twisted, les Noirs et Bleus flirtent avec le néant, avec cette grande escroquerie rock'n'roll : donner à chanter avec rien. Je ne vais pas vous refaire le coup de « l'absolu atteint par le grand vide ». Mais *En chaleur* est un album bien ficelé durant l'écoute duquel on ne voit pas le temps passer. N'est-ce pas là le but de toute musique ?



In heat? Un disque pour les embouteillages. Pour les moments où le monde s'agite autour de nous, épileptique et cradingue. Un moment qui devient sympa parce que Black'n'Blue amène un peu de légèreté, un peu de connerie, dans la journée. Et comme un chien en plastique sur une plage arrière de Fuego, on secoue la tête. La vie est cool. J'prends le bleu et j'laisse le noir.



BLACK COUNTRY COMMUNION

S/T /2010

BCC est le nouveau projet de m'sieur Glenn, ex-alcoolique qui compense son ancienne addiction par une accumulation de disques tous plus anecdotiques les uns que les autres. Cette fois acoquiné avec le fils DU batteur (Jason Bonham), Derek Sherinian, ex-groupe-le-plus-nul-du-monde (curieusement amputé de 8 doigts sur cet album) et Joe Bonamassa (bluesman prodige si j'en crois le site officiel). On parle donc d'un « super groupe ». Le quatuor donne dans le heavy blues, basique et grondeur, plombé comme un Zeppelin. Hugues chante comme un Dieu (vraiment), Bonanza solote de manière très inspirée et les deux autres font le boulot sans la ramener (ce qui doit en changer certains). En quelques titres on pense tenir l'album génial de l'année qui va ressusciter (l'esprit) Led Zep. Las, la deuxième moitié du disque plonge vers l'anecdotique. Vraiment dommage parce que quand c'est bon, c'est très bon. Achat envisageable pour « Last soul » ou le magnifique « Song for yesterday ». Un EP au prix d'un album.



BLUE ÖYSTER CULT

FIRE OF UNKNOWN ORIGIN /1981

Le culte de l'huître bleu, non content d'appartenir au cercle très fermé des groupes au nom le plus ridicule (avec notamment Les fils de Teuhpu, Europe, Gamma Ray et Yngwie Malmsteen), entre dans le club encore plus réduit des créateurs du heavy metal. Ce n'est pas rien. Assez curieusement Blue Öyster Cult ne répond pas à tous les critères déterminant le genre (pas de voix emphatique, un rapport au blues encore présent, pas de saturation extrême). Pourtant, via sa musique mystico-extraterrestre, sa symbolique intrigante et ses guitares scalpels, BÖC (acronyme qui évite la dépression du rédacteur moyen, et encore y a ce #@&/ de tréma à sortir toutes les trois lignes), peut côtoyer la bande de Iommi sans rougir.

Le trauma du tréma

Bi Aussi reste un groupe à part. Des compositeurs multi-instrumentistes qui n'hésitent pas à virer psyché ou pop, hippie ou US, forts d'une discographie fournie et d'au moins un titre qui franchira l'espace et le temps : « Don't fear the reaper », si vous ne connaissez pas Boque, vous connaissez pourtant cette chanson.

Le Culte ne joue jamais la surenchère bruitiste ou l'énergie bouillonnante. Il évolue dans l'insidieux, le vicelard, épure son propos, chiade ses guitares et campe ses compos sur une grosse basse bien présente. En 2007, on se demande à quoi sert la basse. Jamais utilisée, jamais mise en avant. Au fil des ans tous les autres instruments grignotent ses fréquences. Paradoxalement en concert on n'entend qu'elle. Fin de la parenthèse grave.

Z'avez du feu ?

Sur *Fire of unknown origin* Blouoillesteurkeult laisse de l'espace à l'instrument et agence ses titres autour de la quatre cordes, tour à tour pulsante (« Fire of unknown origin », « After dark ») ou mélodique (« Sole survivor »), laissant l'ornemental aux guitares et au synthé : deux six-cordes, l'une à droite, l'autre à gauche (oui à l'époque on savait ce que signifiaient les mots « complémentarité » et « stéréophonique »), et des claviers



posés en nappes brumeuses, pour rapidement installer un climat surnaturel. Tout est limpide, immédiat et compréhensible. Dans ce paysage translucide, Le Mollusque Marin Bivalve passe d'un extrême à l'autre, préservant l'homogénéité de l'album grâce à sa production.

Burner pour toi

Côté tube, « Burnin' for you », une chanson US typique et maligne: mélodie californienne en intro, guitare reggae pendant le couplet, gros accords et claviers pour un refrain US. Et un solo parfait. Un modèle du genre, de la grande guitare à fondamentaux blues, à passer dans les usines de guitaristes : variation des phrasés et des attaques, harmoniques artificielles, rythmique funky... Vif et léger, ce solo sautille et rebondit comme une bonne petite histoire. Je soupçonne une part d'improvisation, peut-être le résultat de plusieurs tentatives en studio.

Côté improbable, « Veterans of psychic wars ». Ambiance dramatique, pesante et fataliste où de martiales percussions et un clavier suffisent à chaper l'ambiance. La guitare solo joue à nouveau la discrétion et l'intelligence. Malgré sa batterie massive le morceau reste planant, prenant et inattendu. De quoi rêvasser des heures.

Under a zombie moon

Cette drôle d'atmosphère vaporeuse perdue, parsemée d'ingrédients nouveaux : les chœurs soul de « Sole survivor », l'accélération finale de « Vengeance (the pact) ». Climax du disque, l'incroyable « Joan Crawford », chanson menée au piano, inquiétante et accrocheuse. Un titre de pleine lune et de cimetière brumeux.

Deux points faibles tout de même. « Heavy metal: the black and silver », un titre plombé comme son titre le suggère, qui jure dans le paysage (on pense à... Spinal Tap) et « Don't turn your back » qui n'apporte pas grand-chose au schmilblik.

Chacun puisera à loisir dans les albums de Bio Scie, selon son goût pour l'étrange ou le tarabiscoté. *Fire of unknown origin*, sans « trahir » le son et la culture ostréicole, est l'un de ses disques les plus abordables et une porte d'entrée idéale pour en découvrir la richesse. Ce feu d'origine inconnu, aux flammes froides et hypnotiques est un rayon lunaire sur une terre désolée, délicat, impalpable et frissonnant.



BON JOVI

WHAT ABOUT NOW ? /2013

Quitte à écouter de la variété à base de guitare et de gros claviers qui veut se faire passer pour du rock, je vous conseille de redécouvrir Jean-Jacques Goldman. Au contraire de Jean Bongiovi, il n'a jamais sorti d'albums de merde.



BUKOWSKI

AMAZING GRACE /2009

Bukowski est un produit de synthèse, un truc d'un nouveau genre issu de la cervelle de musiciens nouvelle génération ayant intégré les fondamentaux du rock, du hard rock, du stoner, du heavy metal, du néo, du grunge et de la pop. Genre hybride et protéiforme mais pourtant d'une grande cohérence. *Amazing grace* joue sur tous les tableaux mais commence par un crochet du droit pleine face. Normal. On a affaire à un « power trio ». Dans cette configuration, l'obligation reste de cogner vite et fort. Pour impressionner l'adversaire. Bukowski balance un son massif, musculeux. Le riff est trapu, la rythmique écrasante et la voix coléreuse. Toutes les influences précitées y passent: riff d'ouverture estampillé Motörhead, couplet plaintif et voix nasillarde à la Alice in Chains (« Bro, you save me »), pop anglaise déguisée (avec un autre son et quelques arrangements différents « The charge song » aurait pu sortir en pleine vague brit-pop), folk-country (« Amazing grace », « Fishing day »)... Mais jamais on a l'impression de changer de disque et ce, grâce à une intensité maintenue jusqu'au bout. Faut dire que Mat s'y entend pour vous choper par les noix et ne jamais vous lâcher. Sa conviction, sa morgue rocailleuse font que l'on y croit. On n'est pas là pour rigoler et chanter les p'tits oiseaux.

L'environnement de Bukowski c'est la souffrance, la misanthropie, les affres de l'addiction, l'énergie du désespoir. La musique, en vagues successives, suit les humeurs, passant de la colère noire à la lueur d'espoir, de la nuit au crépuscule, de la violence brute à un peu de grâce. Et toujours dans le tourbillon, dans le blitzkrieg, un refrain, une ligne plus forte, plus lumineuse (« Share my sacrifice », « Pillbox », « My name is Kozanowski » et pas mal d'autres). On apprécie que, dans ce tourbillon émotionnel, quelques plages de répit soient aménagées. Bukowski a trouvé le bon équilibre, s'éloigner des plans fumettes ou des expérimentations maladroites des chantres du stoner, conserver du metal et du hard rock le sens du riff et de la rythmique appuyée, du grunge et du néo le goût de la douche écossaise émotionnelle, pour finalement concevoir quelque chose qui soit autre. Différent. Et finalement unique.



CRASHDIËT

GENERATION WILD /2010

Crashdiët est un groupe de glam rock scandinave, bien respectueux de la tradition et des lois du genre: 1- ton coiffeur est ton ami, 2- tu es sauvage, tout le temps, même quand tu vas au super U en survêt'. Wild on te dit. Pour son troisième album, le groupe s'est décoincé les doigts. Prod léchée, excellent nouveau chanteur (quelques intonations à la Sebastian Bach dans les hyper aigus), des riffs, des refrains. Mais ça ne prend pas. C'est dommage, un bon groupe de glam en 2010 ça manque. Dans la production récente, le dernier Mötley Crüe (*Saints of Los Angeles*), malgré ses défauts, reste au dessus du lot et seul digne représentant du genre.

THE CULT

BORN INTO THIS /2007

Las d'être corbeau, The Cult, groupe vaguement new wave a voulu faire du hard rock en des temps où ça rapportait de la caillasse. Pourquoi pas, Paradise Lost a bien fait son coming out new wave. *Electric*, *Sonic temple*... Gros riffs gibsoniens, voix profonde. Tout le monde se souvient du son de ces albums (sec et nerveux pour le premier, riche et gras pour le second) mais des chansons, quid? Ben là, c'est un peu pareil. Si The Cult est né dedans, il n'a rien retenu. On cherche du riff, on cherche du refrain, on cherche la patate. Et on ne trouve pas. Un disque où un bon chanteur n'a rien à chanter (il se prend pour Elvis sur « Holy mountain », hilarant) pendant que son guitariste bombe le torse en gratouillant dans le vide. Ça pourrait presque être un disque des Stones. Album du mois dans Rock Hard. Rock & folk a du adorer.



DANKO JONES

SLEEP IS THE ENEMY /2006

Le rock, c'est franchement pas compliqué. Quelques accords tranchants, un refrain slogan sur une nana qui s'est barrée (ou qui ne va pas tarder), une batterie de primate, et en avant. Mais pour que le diable soit de la partie, pour différencier les gentils des méchants, les musiciens des tueurs en série, il faut une étincelle pas loin de la mèche. Danko Jones a du pactiser directement avec le grand cornu pour que sa recette rock'n'roll prenne aussi bien. Ou alors il fait carrément partie de la famille.

Des riffs d'équarisseurs qui feraient se poser des questions à Malcolm Young. Une section rythmique néolithique à décorner un viking (ça sert à quoi la batterie? À ça, p'tit gars). Une voix au phrasé gouailleux et énervé (sans oublier les intonations chaleureuses à la Phil Lynott! Si si je vous assure). Des textes et des refrains postillonnés à mach 3 à faire passer Kiss pour des intellos.

Pour les bouchés de la comprenette, la pochette annonce la couleur : Danko Jones ou le rock parpaing. Tout ça sent la sueur, la passion, la rancœur et la joie. Bref ça sent des pieds et de l'âme. Et les arrangements? Les solos? Fuck off. It's only rock'n'roll. Laissez pas traîner votre petite sœur, votre mère ou votre pote à lunettes qu'aime Genesis.

Album de l'année.



DANKO JONES

BELOW THE BELT /2010

Sleep is the enemy avait fait battre mon vieux cœur fatigué à 250 BPM. Un rapport riff / refrain / postillons unique en son genre. Un disque de fou furieux, inusable. Après *Never too loud*, l'album chanté, « En dessous de la ceinture » renoue avec la tradition parpaing. Si quelques titres s'en sortent pas mal, le cœur n'y est pas. *Below the belt* n'est pas indigne sans pour autant provoquer, comme son illustre prédécesseur, de scènes accélérations cardiaques.

DANKO JONES

ROCK'N'ROLL IS BLACK AND BLUE /2012

Je persiste à écouter toutes les sorties de Danko Jones, espérant un nouveau parpaing du niveau de *Sleep is the enemy*. Malheureusement, chaque album s'éloigne davantage du mètre étalon. L'a cassé la machine à riffs. Autant *Below the belt* restait « sauvable » avec un peu d'indulgence, autant là, on s'emmerde à deux euros le mégaoctet. Vous en déduirez que ce disque ne s'achète pas.



DARKTHRONE

CIRCLE OF THE WAGONS /2010

On ne m'avait pas dit. Je ne savais pas. En même temps ce n'est pas un groupe sur lequel je me penche tous les jours. Darkthrone ne joue plus de black metal pur jus depuis quelques temps. Le duo a revu sa copie. Ça chante toujours (presque) pas, c'est cradingue et c'est aussi gai qu'un débriefing de la salle des marchés de la Société Générale, mais c'est davantage rock. Et punk aussi. De là à supporter le bouzin c'est une autre histoire. Mais pour l'Histoire faut supporter le bouzin au moins une ou deux fois. Ça évitera, à la prochaine pleine lune, de passer pour un con au moment du sacrifice de la jeune vierge.



DIO

DREAM EVIL /1987

Dream evil est l'album mal aimé du début de carrière solo de Dio. Soi-disant le plus faible. Jamais trop compris pourquoi. Le plus faible dans la carrière de Dio c'est tout ce qui suit *Dream evil*. Pour moi, cette deuxième période n'existe pas. Je l'occulte (de l'huître bleue) pour ne garder du maître que les bons souvenirs.

Première chose quant à ce disque: le son. Une production qui ne vieillit pas, chaleureuse et profonde, comme la voix du boss. Une écoute superficielle pourrait faire dire: « Quel son de guitare! » Erreur.

Dream evil sonne épais, profond et puissant grâce à la basse. Jimmy Bain appartient à cette école de bassiste qui donne corps à chaque chanson, offrant des fondations profondément creusées dans le beat de batterie. Sur ce murs ces bases solides, Craig Goldie peut riffier à loisir, apporter le tranchant nécessaire.

On va encore me traiter de passéiste mais il s'agit là d'un travail artisanal tombé en désuétude. Quel bassiste a encore le loisir de construire quelque chose dans le heavy metal (ou le speed) actuel? J'utilise le terme heavy metal car Dio évolue entre le hard rock des origines et le metal. Assurément, aucune influence blues, tout juste rock'n'roll à l'occasion, on est donc bien dans le metal. Pourtant, la manière de faire relève davantage du hard rock: basse monumentale au centre, une seule guitare pour un Rainbow en fer forgé.

Monsieur Doré

Craig Goldie... Décrié lui aussi, moins « petit prodige » que Vivian Campbell (Def Leppard), il joue pourtant de bien belle manière. Là où Campbell est parfois pyrotechnie et précipitation, Goldie construit ses interventions, alternant passages chaotiques, vibrato déchaîné et mélodies sorties d'on ne sait où. Côté riff c'est nerveux comme un chat sauvage (« Sunset Superman », « Overlove »), où plombé comme un sabbat (« All the fools sailed away » ...), toujours mélodique et prenant.



Les ambiances sont fortes, nocturnes et désenchantées, les titres mid-tempo jamais ennuyeux, une gageure. Car sans mélodie forte, sans « voix », le mid-tempo devient le pire des boulets, un truc à se défenestrer volets fermés (demandez à Hammerfall).

Mais Dio domine. Dio est le roi de la montagne d'argent, et sa voix rappelle qu'en un temps, les excellents chanteurs étaient légion dans le hard rock. Dio chante avec les tripes (une approche en voie de disparition), avec une seule consigne: feeling. « All the fools sailed away » par exemple. Tout autre groupe pondrait une ballade qui pue du cul qu'on zapperait dès la première note. Dio, lui, hypnotise dès la première phrase. Registre calme, arpèges, et montée en puissance jusqu'au refrain, sur un rythme pachydermique. Break, solo de clavier et de guitare. Le genre arc-en-ciel.

Puissance de l'évocation, musique intemporelle, le voyage est beau. Peu d'overdubs, seule la cohésion et la force de chaque instrument assure la puissance et la grâce de l'ensemble. Tout cela respire. Le rêve est maléfique mais dure encore.



DIO DANS LE VERBE

*Well it's a cold world
And I'm in the middle
Caught in the in-between
I don't belong here
So I'm writing to you
Hey let me explain
« Letters from earth »*

Je n'ai jamais compris pourquoi on pleurait les artistes morts. Moi, tant que j'ai les disques... Il a fallu que j'atteigne un âge vénérable (mais pas si vieux que ça, p'tit con) pour, à mon tour, sentir les larmes pointer à l'annonce de la disparition d'un musicien.

Ça m'a pris par surprise. Alors que je rédigeais une chronique de *Fire down under* en me demandant ce qu'était devenu Guy Speranza (le chanteur de Riot), j'ai découvert son décès sur une conne de page Google. Là, j'ai entendu dans ma pauvre tête le « shine on, shine on » de la chanson « Warriors ». Un truc qui m'a toujours serré le cœur sans savoir pourquoi. Mon regard s'est troublé. Et cette réaction somme toute banale m'a énervé. Après tout, Guy, je ne le connaissais pas. J'ai associé cette émotion à mon goût pour les losers magnifiques, les poètes maudits, les gens qui se sont brûlés les iles « à ça » de la reconnaissance mondiale et éternelle. Et c'est passé. Jusqu'à l'écoute suivante de *Rock city* où le « shine on shine on » m'a plongé à nouveau dans les affres de la tristesse. Étrange.

Quelques années plus tard, Joey Ramone a passé l'arme à gauche. Dee Dee l'a suivi de peu. Et même la mort de ce facho de Johnny Ramone m'a noué les tripes. Mais j'ai trouvé l'explication. Le pourquoi. Ces types ont changé ma vie. Au fil des années, je me suis approprié leur musique, leurs mots, leur création. Et désormais, tout cela m'appartient. Autant qu'à eux. Nous sommes plusieurs sur cette planète à « être ce que l'on aime ». Si vous chiez sur Manowar, j'ai envie de vous planter des pousses de bambou sous les ongles. Parce que l'insulte m'est personnellement adressée (je suis ce que j'aime). Et si je perds ce que j'aime, je perds un peu de moi. Quand Speranza meurt, je meurs aussi un peu. Fin de la psychanalyse à deux ronds.



En ce dimanche soir, j'apprends que le plus grand chanteur du monde et du metal en particulier est mort. Dio. Un petit vieux à bottines et spandex, index et annulaire levés en permanence. Y a pas de quoi rêver. Et pourtant si.

Je vous épargnerai la fastidieuse récapitulation des 10 excellents albums studio auxquels il a participé (j'en vois déjà qui comptent sur leurs doigts, ont déjà mis un live dans la liste en oubliant que j'avais précisé « studio », ou trouvent scandaleux que, mathématiquement, j'inclus là dedans *The sacred heart*, à moins que ce ne soit le *Butterfly Ball*? Mais je m'en fous j'écris ce que je veux). Je vous épargnerai également la dithyrambe sur sa voix unique, chaude et gorgée de feeling. Cette expression, vous la lirez telle quelle 12 587 fois sur internet cette semaine et dans la presse le mois prochain. J'ai déjà dit que Dio était le plus grand, donc basta. Oui Halford, oui Geoff Tate, oui Eric Adams, bla bla bla, mais Dio est quand même le plus grand et encore une fois, j'écris ce que je veux. Et je préférerais qu'on parle un peu de magie. De rêve. Et non, je n'ai pas pris de drogue.

L'un des talents du bonhomme, un talent rare dans le monde du cuir et des clous si l'on y réfléchit deux secondes, est de parvenir à suggérer un monde merveilleux, vaguement fantasy, sans jamais s'abaisser au niveau turillesque de l'imaginaire, où le carton pâte se dispute à la mièvrerie. Dio n'a jamais parlé de chevalier brandissant une épée de cristal et fonçant sauver une pucelle d'émeraude. Il n'a jamais parlé de dragon non plus. Ou si peu (une ligne dans « *The sacred heart* », une autre, 17 ans après, dans « *Killing the dragon* »). Et pourtant, à cause d'une imagerie scénique orientée heroic fantasy, on l'a réduit au kitsch, au ridicule. Quel dommage! Quelle honte! Quelle malhonnêteté intellectuelle!

Dio a chanté, des années durant, le monde intermédiaire, à la frontière d'un réel fade et d'un ailleurs possible. Il nous a rappelé notre triste condition, celle des Hommes de l'ère industrielle et informatique. Siècles de raison et de science, de logique et de matérialisme, de conformisme et d'uniformisation. Mais l'Homme, aussi écrasé soit-il par la modernité et la mise en conserve de la pensée et des sentiments, reste un être double. Coincé entre deux pulsions : profiter de son putain d'écran plasma, de son foutu iPhone et, s'évader, partir, rêver le merveilleux, le tout est possible, l'irrationnel. Cette thématique du tiraillement, de l'individu refrénant son goût pour l'étrange et le surnaturel baigne littéralement les textes de Dio, le chanteur incitant à se libérer du carcan social, à laisser sa véritable nature s'exprimer.

*You got wings of steel but they never really move you you only seem to crawl
You've been nailed to the wheel but never really turning you know you've got to
want it all*



You've got desire so let it out you've got the power stand up and shout shout stand up and shout let it out

« *Stand up and shout* » (toute la chanson accumule des métaphores du genre)

*You never sing for pleasure you only make the sounds
You never feel the magic 'cause you think the world is round
And you never dance in moonlight you run but you never move
You don't believe in someday and the truth is what you prove
« Just another day »*

*I'm another number and you know the numbers must agree but everytime the
wind blows I can't fly why [...]
I could have been a dreamer
I could have been a shooting star
I could have been a dreamer yeah
« I could have been a dreamer »*

L'adulte, le civilisé, nie l'existence de tout ce qui n'est pas rationnel. Dio sous-entend que la société empêche ses membres de voir plus loin.

*You never feel the magic 'cause you think the world is round
« Just another day »*

*The world is full of Kings and Queens
Who blind your eyes and steal your dreams [...]
And they'll tell you black is really white
The moon is just the sun at night
« Heaven and hell »*

La société humaine dissimule volontairement « l'autre monde », asservit au rationnel, empêche l'individu de s'épanouir ou de se révolter.

*Electric eyes that never let you see them in the day night people
« Night people »*

*Don't go to the edge of rainbows, don't close your eyes
Like things that can't be real, the truth is really lies
« Dream evil »*

*Life's fantasy - to be locked away and still to think you're free
« Die young »*

